Document généré le 24 avr. 2024 18:10

24 images

Mise à nu
Le désir de Ian Dilthey

André Roy

Numéro 114, hiver 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24666ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2003). Compte rendu de [Mise à nu / *Le désir* de Ian Dilthey]. *24 images*, (114), 56–56.

Tous droits réservés © 24 images, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le désir de Ian Dilthey

Mise à nu glaciale et glaçante de la cruauté et de la terreur.

MISE À NU

PAR ANDRÉ ROY

Le désir était un des rares films à voir, parmi peut-être une douzaine, de l'ensemble des deux cents présentés au Festival des films du monde. Deuxième opus de ce cinéaste allemand (son premier, ***Ich werde dich auf Händen tragen***, que nous n'avons pas vu, a été projeté l'an dernier à ce même festival), il a gagné le léopard d'or du Festival international du film de Locarno, en Suisse, où il a divisé le public (la moitié de la salle s'est vidée). On l'a comparé aux films de Bergman et de Bresson. Quoique la comparaison ne soit pas boiteuse dans ce cas-ci, on pense pourtant plus à Carl Dreyer et, en particulier, à ***Dies irae***, à cause de sa peinture d'un monde cruel placé sous le signe de la terreur et de la religion.

Comme ***Dies irae***, le film met en scène une jeune femme, Lena, qui est l'épouse d'un pasteur froid et despotique, Johannes, beaucoup plus âgé qu'elle, qui règne par son autorité spirituelle sur un petit village triste et morne. L'existence de Lena est également triste et morne, soumise à son mari, qui s'acquitte de ses devoirs conjugaux d'une manière routinière tous les soirs. Nous sommes dans un monde sans amour, à la limite de la brutalité, représentée ici par la sœur de Johannes, malade, hargneuse, qui n'hésite pas à frapper Lena, qui la soigne. La jeune épouse semble apathique, résignée, jusqu'à ce qu'elle rencontre un garagiste de l'endroit, Paul, dont elle tombe amoureuse, et qui se révélera le meurtrier de deux jeunes filles du village. Lena est plus futée qu'elle en a l'air, et devine que Paul est impliqué dans ces assassinats, mais sa relation amoureuse, dans laquelle elle trouve l'affection que ne lui donne pas Johannes, lui suffit, car elle est une façon de briser l'isolement dans lequel elle se trouve. La révolte silencieuse (elle se refuse à son mari au lit, ne collabore pas avec la police) lui convient bien puisqu'elle a été habituée à garder le silence pendant toutes ces années de vie commune avec le pasteur. C'est toutefois ce silence qui empêche son désir d'advenir; son corps même, qui paraît engourdi par les vêtements, semble à tout jamais interdire ce désir. Son amour — qui se limite à des gestes d'affection — avec le mécanicien Paul devrait la libérer de toutes les frustrations, mais, pour cela, il faudra qu'elle commette un acte extrême: tuer l'enquêteur de police qui a découvert l'assassin. La liberté que lui offraient la tendresse et la douceur de sa relation avec Paul n'aura été au bout du compte qu'une illusion, l'impossible réalisation de son désir.

Comme dans ***Dies irae***, qui, rappelons-le, mettait en scène une jeune fille, Anne, épouse d'un pasteur, Absalon, qui tombe amoureuse d'un jeune homme, Martin, les personnages du ***Désir*** ne peuvent se rejoindre que pour mieux se perdre. La vie de Lena, comme celle d'Anne, se confond avec la claustration, et l'idée d'enfermement que communique le film correspond à l'absence de toute ouverture, de toute libération. Dans un monde clos sur lequel pèse la malédiction, le salut est irréalisable, tout n'est qu'intolérance. Celle-ci impose sa loi sur un univers laid, étriqué. Elle est la terreur qui fonde tout ordre.

C'est contre cette intolérance que Lena se révolte à sa manière. Mais, par ailleurs, son meurtre est une autre façon de reproduire cette intolérance dans laquelle elle a toujours baigné. Elle est prise en étau entre les forces immuables de la religion et de la société, qui l'astreignent à une vie terne et sans avenir, et qui la vaincront. Le sentiment d'horreur et d'impuissance qui naît de sa situation ne peut la mener qu'à l'inéluctable.

Ce sentiment est communiqué — c'est la grande force du ***Désir*** — par un filmage frontal, d'une raideur à toute épreuve. Les caractères sont tranchés, les dialogues sont réduits à quelques phrases, les formes sont découpées au scalpel, les décors et les paysages créent la claustration et l'étouffement, le découpage est d'une netteté effrayante. Tout est acéré, d'une sécheresse aiguë. Aucune donnée psychologique n'explique les gestes de Lena puisque son destin est inscrit dans l'atmosphère de malédiction et de néantisation qu'entretient le filmage, entre une évidence irréfragable, dans la manière de rendre concret un tel récit, et un mécanisme d'enchaînement implacable des causes et des effets. C'est ainsi que ***Le désir*** aboutit à une mise à nu glaciale et glaçante de la cruauté et de la terreur, d'un monde d'ordre où tout désir doit être absent. ■

LE DÉSIR
Allemagne 2002. Ré.: Ian Dilthey. Scé.: Dilthey et Silke Pankau. Mont.: Barbara Hoffmann. Mus.: Johannes Kobilke. Int.: Suzanne-Marie Wrage, Klaus Grünberg, Robert Lohr, Heidemarie Rohweder. 90 min.